

ELLE A SURVÉCU ET N'A PLUS QU'UN BUT :  
RETROUVER SA FILLE



ANNA STUART  
**LA SAGE-FEMME  
DE BERLIN**

Après  
**LA SAGE-FEMME  
D'AUSCHWITZ**

Déjà 1 million  
de lecteurs  
bouleversés



# La sage-femme de Berlin

DE LA MÊME AUTEURE  
AUX ÉDITIONS J'AI LU

*La sage-femme d'Auschwitz*, City Éditions, 2023 ;  
J'ai lu, 2024.

# ANNA STUART

La sage-femme de Berlin

---

ROMAN

Traduit de l'anglais  
par Stéphanie Alglave



TITRE ORIGINAL  
*The Midwife of Berlin*

ÉDITEUR ORIGINAL  
Publié pour la première fois au Royaume-Uni en 2023  
par Bookouture, une marque de Storyfire Ltd.

© Anna Stuart, 2023

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE  
© City Éditions, 2024

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

---

*Pour Kate, ma merveilleuse agente.  
Sa sagesse, sa persévérance, sa compréhension  
et son soutien m'ont été indispensables.  
Avec les remerciements et l'affection  
d'une femme forte à une autre !*



# Prologue

## Ester

*Auschwitz-Birkenau, décembre 1943*

C'est un miracle. Chacune des naissances qu'elle a observées lui a paru relever de la magie, mais ce n'est qu'en mettant au monde son propre enfant qu'elle comprend qu'il s'agit d'un miracle. Comment a-t-elle réussi à créer un être miniature aussi parfait ? Comment a-t-elle fait pour extraire ce minuscule être humain de son corps amaigri ? Comment est-elle parvenue à produire le lait qui nourrit sa fille ? Et comment est-il possible qu'ici, dans cet enfer sur terre, elle puisse encore l'allaiter ?

Un bébé n'a pas sa place à Auschwitz-Birkenau ; mais aucun enfant ne devrait être enlevé à sa mère.

*Il faut que je la cache*, se répète-t-elle constamment, mais il n'y a aucun endroit où la cacher entre les baraquements de bois dénudés.

Il n'y a aucun tapis à Auschwitz-Birkenau, il n'y a pas non plus de coussins ni de chaises. Aucune femme ne possède d'autres vêtements que la tenue rayée qu'elle porte sur le dos, aucun matelas n'est garni de plus d'une poignée de paille, aucune couverture n'est assez épaisse pour recouvrir ne

serait-ce qu'un membre glacé. Ester n'a pu maintenir son enfant en vie durant ces deux précieuses journées que grâce à la générosité des autres, qui lui ont donné une partie de leurs rations, aussi difficile que cela soit pour elles d'y renoncer. Mais même si elle cachait le bébé dans l'un des recoins les plus reculés des baraquements, celui-ci serait voué à une mort certaine.

Elle caresse le duvet que Pippa a sur la tête. La petite est blonde. Cela aussi est un miracle. Les nazis aiment les enfants blonds. Elle sait qu'ils la lui prendront, qu'ils la confieront à une « bonne Allemande » et que, grâce à cela, Pippa restera en vie. Ainsi, elle sera en sécurité.

Mais elle grandira loin de sa mère.

Que vaut-il mieux, en définitive ? Que votre enfant meure avec vous, ou qu'il reste en vie loin de vous ?

Voilà le genre de décisions déchirantes que les camps exigent que vous preniez. Ester a assisté un nombre incalculable de fois à cette torture vécue par d'autres femmes, mais désormais elle la ressent elle-même, telle une dague labourant cruellement son propre ventre. Elle ne porte plus Pippa, mais sa fille a laissé son empreinte dans chacune de ses cellules, et lorsqu'ils la lui enlèveront, elle aura l'impression que celles-ci se rompent.

Et il est certain qu'ils *vont* la lui enlever. Ester ne peut dérober Pippa aux yeux du national-socialisme, auquel rien n'échappe et qui démontre un mépris universel. Mais il y a une chose qu'elle peut faire...

*Je dois la tatouer.*

Elle attrape son aiguille. Tatouer un numéro sur les bras d'un enfant juif n'est pas autorisé, mais elle peut inscrire son propre numéro sous l'aiselle de la petite, afin qu'il reste invisible. Et un jour, lorsque cette obscure folie sera terminée, elle

pourra la retrouver. Il s'agit d'un sombre espoir, mais cet espoir pourrait bien être assez puissant pour qu'elle survive au moment effroyable où ils lui enlèveront sa précieuse petite fille.

Elle lève l'aiguille, puis trace les chiffres. La petite fille écarquille les yeux et pousse un vagissement, mais ne proteste pas davantage. Elle est peut-être trop faible, ou bien, d'une certaine manière, comprend ce qui se passe.

— Là, là, murmure Ester pour la rassurer. Cela ne va pas durer longtemps. Mais je dois le faire. Ainsi, personne ne pourra contester que tu es bel et bien ma fille.

Mais cela sera-t-il le cas ? Elle profite de la présence de Pippa deux jours supplémentaires.

— Je t'aime, ne cesse-t-elle de lui répéter. Je t'aime et je t'aimerai toujours, et je ne cesserai jamais de te chercher.

Pippa la contemple de ses beaux yeux bleus en battant des paupières.

Mais le quatrième jour, un cri s'élève depuis l'entrée du baraquement.

— Une voiture ! Il y a une voiture !

Ils sont là. Ils sont donc venus. La douleur de la perte qui l'attend la transperce telle une flèche, et elle serre contre elle son enfant, posant ses lèvres sur ses yeux bleus pour les refermer, afin que la petite ne voie pas les mains de sa mère la déposer entre les griffes avides de l'ennemi.

— Je suis désolée, Pippa, gémit-elle. Je suis tellement, tellement désolée.

La silhouette sombre et malfaisante du SS apparaît dans l'encadrement de la porte. Des mains manucurées s'extraient d'un manteau confectionné sur mesure et s'emparent de son bébé, telles les serres d'un prédateur se saisissant de sa proie.

— Ne lui faites pas de mal, implore-t-elle.

— Pourquoi lui ferais-je du mal ? rétorque l'homme d'un ton méprisant. Il s'agit d'une parfaite fille du Reich.

Un gloussement cruel, le claquement d'une botte fourrée sur le sol, et les voilà partis. Ester s'écroule à terre et demeure immobile. La douleur est insupportable, mais elle n'est pas physique. Non, ce qu'elle ressent est bien plus déchirant. Elle sent monter en elle une colère féroce, une amère détermination. Elle ne les laissera pas s'en sortir aussi facilement ; elle ne les laissera pas gagner.

Il *vaut* mieux, naturellement, que son enfant reste en vie. L'espoir est la chose la plus douloureuse qui soit, mais il lui donne aussi une grande force. Retrouver sa petite fille devient désormais le but d'Ester, son défi, l'objectif qui la fait avancer... Sa raison de vivre, de rester en vie, au milieu de la crasse, du froid et de la peur qui règnent à Auschwitz.

PREMIÈRE  
PARTIE



# 1

## Olivia

*Stalinstadt, Allemagne de l'Est, jeudi 18 mai 1961*

Ce ne fut pas le coup frappé à la porte qui réveilla Olivia, ce ne fut pas non plus la voix de l'homme, mesurée mais emplie de la ferme intention d'être obéie, ni même la réponse sereine de sa mère. Ce fut l'inquiétude qu'elle perçut dans la voix de son père, qui s'infiltra jusque dans son sommeil et la fit sortir de son lit. Son père était un homme doux et pacifique, mais ce soir-là, il paraissait en colère.

— Je l'accompagne, sinon, elle n'y va pas.

— La présence des hommes n'est pas autorisée, répondit sèchement la voix.

Le cœur battant la chamade, Olivia s'apprêta à enfiler sa robe de chambre, puis elle changea d'avis ; il était hors de question d'affronter la Stasi en chemise de nuit. Elle tendit donc la main vers ses vêtements de la veille, qu'elle avait jetés hâtivement sur sa chaise. Sa mère en aurait été contrariée. Elle accordait une grande importance à l'ordre, mais Olivia s'était sentie trop fatiguée pour plier proprement sa tenue. Bien réveillée désormais, elle enfila la blouse bleue et la jupe noire de la Freie Deutsche

Jugend – la FDJ, la Jeunesse libre allemande – sans s’embarrasser des collants en laine ni du foulard bleu et blanc.

Elle percevait encore des bribes de conversation provenant du bas de l’escalier, et l’homme était manifestement à bout de patience. Elle se dépêcha de sortir de sa chambre. Ses parents se tenaient épaule contre épaule dans le couloir face à un homme trapu enveloppé dans un épais manteau, debout dans l’encadrement de la porte comme s’il était chez lui.

« La Stasi est le bouclier et l’épée du Parti, murmura Olivia pour elle-même, répétant ce qui lui avait été enseigné à l’école. Il n’y a rien à craindre du ministère de la Sécurité d’État si l’on est un bon socialiste. »

Jusqu’à présent, elle avait cru à ces paroles, mais du fait de la présence de cet officier debout dans son entrée au beau milieu de la nuit, elle ne parvint pas à maîtriser la peur qui se répandit insidieusement et spontanément dans ses veines.

— Votre femme ne court aucun danger, monsieur, affirma l’officier.

Le « monsieur » semblait avoir été prononcé avec désinvolture et son affirmation ne paraissait guère plus convaincante.

La mère d’Olivia, Ester, jeta un coup d’œil vers son époux. Son uniforme de sage-femme paraissait d’un blanc si éclatant sous la lumière de la lune qui filtrait à travers la fenêtre qu’elle semblait presque fantomatique.

— Ce n’est qu’une naissance, Filip. Ce n’est qu’une mère.

— Il s’agit d’une prisonnière, ma chérie, répondit-il. Elle pourrait être dangereuse.

— C'est pour cette raison que nous l'avons placée sous bonne garde, aboya l'officier de la Stasi.

Il était en train de s'énerver et Olivia savait parfaitement que cela était dangereux.

— Je t'accompagne.

Tous tournèrent leurs regards vers elle et, se sentant exposée, elle émit le souhait d'avoir pris le temps d'enfiler ses collants. Elle s'élança vers l'avant, tout en jetant un regard vers la porte derrière laquelle dormaient ses petits frères pour s'assurer qu'elle ne les avait pas réveillés.

— J'accompagne maman, reprit-elle.

— Tu n'y es pas obligée, ma chérie, répondit Ester.

— Je n'y suis pas obligée, mais je vais le faire. Je veux venir.

— Parfait, intervint l'officier de la Stasi. Viens donc. Il n'y a pas de temps à perdre. Elle poussait de véritables hurlements lorsque je suis parti.

Ester s'autorisa à esquisser un sourire.

— Cela arrive, parfois.

Les entrailles d'Olivia restaient nouées par l'appréhension, mais le calme de sa mère l'apaisa et elle glissa ses pieds nus dans ses chaussures d'école. L'homme jeta un regard à sa chemise de la Jeunesse libre allemande et, avec un bref hochement de tête approbateur, prit le manteau que Filip tendait à sa fille et l'aida à l'enfiler.

— Merci.

— Faites attention à vous, leur recommanda Filip en les embrassant toutes les deux.

Il paraissait encore inquiet mais Olivia se sentait plus confiante, désormais. Elles n'allaient pas avoir d'ennuis, mais allaient rendre service à l'État, car c'était leur devoir. Ses craintes furent balayées par un sentiment d'excitation croissant. Elle avait déjà

assisté sa mère lors d'accouchements auparavant, et même à plusieurs reprises en pleine nuit, mais jamais dans des circonstances aussi mouvementées. Elle aurait des choses à raconter le lendemain à l'école !

La lune était haute dans le ciel qui surplombait Stalinstadt, et revêtait la nouvelle ville socialiste idéale d'un éclat argenté. Les rangées symétriques de ses immeubles d'habitation se distinguaient par leurs formes géométriques et la fumée de la fonderie autour de laquelle elle avait été aménagée s'élevait en volutes, comme attirée par l'éclat lunaire. Des phares de voiture dardèrent deux auréoles jaunes sur le grand obélisque dédié à l'amitié germano-soviétique de l'autre côté de leur bloc d'habitation. Olivia lui adressa un salut machinal, puis elle aperçut le véhicule arrêté à leur hauteur et son cœur se remit à battre la chamade.

— Montez, s'il vous plaît.

L'officier ouvrit la portière du vaste fourgon gris, mais Olivia eut un mouvement de recul. Tout le monde connaissait ces fourgons et personne n'avait envie d'en découvrir l'agencement.

— Je ne veux...

— Montez !

L'homme les poussa sans ménagement dans le minuscule espace.

— Sommes-nous... ? balbutia Olivia, mais elle fut interrompue par le claquement de la portière et elles se retrouvèrent parquées à l'intérieur.

— Nous ne risquons rien, Olivia, la rassura sa mère d'une voix douce. Assieds-toi et tâche de ne pas t'inquiéter.

Le fourgon était divisé en cinq cellules miniatures, équipées chacune d'un banc épais et dur et d'un anneau pour fixer des menottes. Cependant,

les portes des cellules n'étaient pas verrouillées, et elle put voir sa mère s'installer avec dignité dans l'une d'elles, les pieds joints, serrant sa sacoche médicale contre elle. Le cœur battant, Olivia s'efforça d'entrer dans la cellule contiguë, mais, comme elle mesurait une tête de plus qu'Ester, elle y tenait à grand-peine. Elle était « bien charpentée », évoquant un imposant coucou qui se serait glissé dans le nid de moineaux légers et menus – mais au moins, elle pouvait utiliser ses longues jambes pour maintenir la porte ouverte et garder un œil sur sa mère.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Nous allons rapidement le savoir, ma chérie.

Olivia hocha la tête à contrecœur. En Allemagne de l'Est, personne ne devait en savoir plus que nécessaire. C'était mieux ainsi. L'État gardait le contrôle sur tout, et l'individu se contentait de jouer le rôle que l'on attendait de lui. *Nous sommes tous, se remémora-t-elle, les pièces du grand puzzle de la vie communautaire. Si nous occupons la place qui nous est allouée, alors l'ensemble du tableau prend vie.* Et pourtant, elle aurait préféré savoir si elle allait demeurer dans ce terrifiant fourgon l'espace de quelques minutes, ou bien des heures, ou...

— Ah !

Elle ne put réprimer un cri lorsque le fourgon freina brutalement. Elles entendirent le grincement métallique de portes de garage qui s'ouvraient, puis le fourgon s'ébranla de nouveau et elles perçurent le son des portes se refermant.

Ester tendit le bras et prit la main d'Olivia.

— Nous ne risquons rien, répéta-t-elle.

Mais Olivia dut faire un effort pour la croire lorsque la portière s'ouvrit et qu'elles furent poussées hors du véhicule, à l'intérieur d'un garage

blanc et nu. Elles gravirent deux marches menant au couloir étroit et éclairé d'une lumière aveuglante de la prison de la Stasi. De part et d'autre s'élevaient de lourdes portes en métal dotées d'énormes verrous et de larges grilles clôturant de minuscules ouvertures.

— Ne regarde pas, chuchota Ester.

Mais il lui fut impossible de résister, et Olivia eut la vision fugace d'hommes et de femmes, pour la plupart prostrés en position fœtale sur des lits étroits et durs, qui ne disposaient même pas d'une couverture. L'officier les pressait vers l'avant, et elles s'enfonçaient de plus en plus profondément à l'intérieur de l'effroyable bâtiment. Olivia dut faire appel à toute la confiance qu'elle éprouvait envers sa mère pour la suivre dans cet enfer.

— Là ! s'exclama l'officier en levant une main tandis qu'un gémissement aigu leur parvenait le long du couloir. Écoutez-la. Est-ce normal qu'elle fasse un tel raffut ?

— C'est ce que nous allons voir, répondit Ester. Il y a peut-être des complications.

L'officier haussa les épaules. Il s'arrêta devant l'une des portes métalliques, contre laquelle il cogna à trois reprises, et se retrouva face à une femme affichant une expression de contrariété et arborant l'uniforme gris-vert de la Volkspolizei.

— Voilà la sage-femme, mentionna l'officier tout en poussant légèrement Ester à l'intérieur.

— Ce n'est pas trop tôt ! répondit la Vopo – le surnom que l'on donnait aux membres de la Volkspolizei – en attrapant le bras d'Ester. Il y a quelque chose qui ne se passe pas bien, apparemment.

Olivia emboîta le pas à sa mère, pénétra dans la minuscule pièce et déglutit devant la vision qui

s'offrait à elle. La prisonnière, un petit bout de femme, n'était sans doute pas beaucoup plus âgée qu'elle. Son ventre était énorme et sa chevelure courte était teinte en vert vif. Elle se tordait de douleur, luttant contre les menottes qui la liaient à un tuyau, comme si elle tentait d'escalader le mur dénudé.

— Il y a des complications, intervint Ester en s'avançant vers la jeune femme. Cette pauvre femme doit pouvoir bouger.

— C'est impossible, répliqua la Vopo. Elle doit rester attachée. Elle pourrait constituer une menace.

— A-t-elle l'air menaçante ?

— Eh bien, non...

La femme jeta un coup d'œil vers la porte, mais l'officier de la Stasi s'était éloigné, et, au moment où la prisonnière, qui arrivait à la fin d'une contraction, s'effondrait contre le mur, ils entendirent le bruit de ses chaussures de luxe résonner dans le couloir.

— Vous semblez être une femme pleine de ressources, lança sèchement Ester à l'intention de la Vopo, et ma fille a beaucoup de force. Tout se passera bien.

Le regard de la Vopo oscilla entre Olivia et la prisonnière.

— Très bien, mais s'il y a un problème, vous devrez en assumer la responsabilité.

— Entendu.

La Vopo déverrouilla les menottes de la jeune femme, qui s'écroula sur le sol. Ester s'avança vers elle et fit signe à Olivia de l'aider à la conduire jusqu'au lit sommaire installé dans la pièce.

La prisonnière ouvrit alors les yeux et leva le regard vers elles, l'air confus.

— Suis-je morte ?

Ester lui sourit.

— Non, bien au contraire, ma chère, vous vous apprêtez à donner la vie. Comment vous appelez-vous ?

— Claudia.

— Eh bien, Claudia, prenez une pause, et puis... Oh, mais on dirait bien que c'est reparti.

La jeune femme se tordit de douleur, mais Ester la maintint avec fermeté et plongea son regard dans ses yeux effrayés.

— Respirez, Claudia, de cette manière... Inspirez par le nez, puis expirez par la bouche. Parfait. Travaillez de concert avec la douleur, ma chère. Votre corps est simplement en train de s'ouvrir pour laisser votre bébé sortir. Respirez, voilà, c'est parfait.

Olivia recula, essuyant les larmes qui lui venaient aux yeux tandis qu'elle regardait sa mère accomplir des miracles avec Claudia, qui, une fois la contraction terminée, se laissa aller sur le lit.

— C'est parfait, approuva Ester d'un ton détendu. Je vais vous examiner et voir où nous en sommes, d'accord ? Allez, c'est magnifique, vous y êtes presque, Claudia. C'est pour cela que vous avez aussi mal... Le bébé est prêt à sortir. Si vous m'écoutez, tout cela sera bientôt terminé et vous pourrez prendre votre enfant dans vos bras.

Claudia lui adressa un faible sourire.

— J'aurais aimé que Frank soit là.

— Est-ce votre mari ?

La jeune femme hocha la tête.

— Il voulait être présent. Je sais que c'est inhabituel, mais il le voulait, et disait que c'était naturel pour lui d'être là pour m'aider, m'aider à...

Sa phrase s'acheva sur un sanglot et une nouvelle contraction qui secoua son corps chétif, et elle ne put que se concentrer sur sa respiration.

Olivia jeta un coup d'œil vers la Vopo, qui avait reculé vers la porte, puis se tourna de nouveau vers Claudia.

— Pourquoi êtes-vous ici ? lui demanda-t-elle en chuchotant.

Claudia désigna ses cheveux du doigt, en tirant sur leurs pointes vertes.

— Ils pensent que je suis une personne subversive.

Olivia déglutit. Ils étaient constamment mis en garde contre le fait de se rebeller contre l'État, qui prenait soin de chacun, mais elle n'avait encore jamais rencontré de contestataires.

— Vraiment ?

La jeune femme haussa les épaules.

— Apparemment. Je ne les ai teints que pour m'amuser. Mes vêtements ressemblaient à des sacs, alors je me suis dit...

Olivia fronça les sourcils.

— Mais tu as dû faire autre chose, certainement. Tu as dû...

— Olivia ! l'interrompit Ester d'un ton sec. Ce n'est pas du tout le moment d'avoir une discussion politique.

Olivia avait sursauté.

— Tu as raison, maman, je suis désolée, dit-elle en se penchant vers l'avant. Mais c'est tellement affreux, ici, que...

— Il y a bien pire...

Il y avait une tonalité métallique dans la voix d'Ester qui surprit Olivia. Sa mère était si calme, compétente et aimante qu'il lui arrivait d'oublier ce qu'elle avait pu traverser.

— Je suis désolée, répéta-t-elle.

Un léger tremblement secoua Ester, comme si elle évacuait le passé, et elle sourit à sa fille.

— Tu n'as pas à être désolée, ma chérie. Maintenant, va nous chercher de l'eau, s'il te plaît. Et une serviette. J'ai l'impression que j'aperçois la tête du bébé !

Heureuse de changer de sujet, Olivia apporta le nécessaire à sa mère et recula, s'efforçant de rester près de la tête de Claudia. Les bébés étaient un merveilleux cadeau, elle le savait. Il était du devoir de chaque femme d'en avoir autant qu'elle le pouvait pour remplacer les pauvres hommes tombés sous le feu de l'ennemi pendant la guerre, et, lorsqu'elle serait prête, elle remplirait elle aussi sa mission. Cependant, tant que le moment n'était pas venu, elle n'était pas certaine de vouloir en savoir plus.

Claudia agrippait ses mèches vertes et poussait des cris perçants comme si son corps se déchirait en deux, tandis qu'Ester lui caressait doucement le dos et l'encourageait en lui disant qu'elle s'en sortait très bien.

— Il arrive. Le bébé arrive, Claudia. Poussez encore une fois.

Et brusquement, après un hurlement de la jeune femme, une nouvelle vie fit son entrée dans la pièce.

— C'est un garçon, annonça Ester au moment où l'enfant poussait un cri vigoureux. Vous avez un garçon, Claudia, un fils.

Ester prit le bébé entre ses mains robustes et Olivia s'avança pour le voir. Il était très grand. Comment Claudia avait-elle pu mettre au monde un tel enfant ? Ester le tendit à sa fille.

— Moi ?

Olivia jeta un regard en direction de la Vopo, mais celle-ci se tenait près de la porte et s'adressait à quelqu'un à travers les barreaux.

— S'il te plaît, la pressa Ester. Je dois couper le cordon ombilical.

Olivia tendit les bras et sa mère y déposa l'enfant. Celui-ci était légèrement poisseux, mais sa peau était extrêmement douce, et lorsqu'il tendit ses petites jambes, elle éprouva un sentiment d'émerveillement.

— Il est magnifique.

— N'est-ce pas ?

Ester coupa le cordon ombilical encore animé d'une pulsation et hocha la tête.

— Tu peux le confier à sa mère, maintenant.

Claudia s'était déjà assise et parut oublier tous ses tourments lorsqu'elle prit son fils entre ses bras. Elle se mit à le couvrir de baisers.

— Mon petit garçon, oh, mon petit garçon.

Les lèvres de l'enfant s'arrondirent, et lorsque sa mère dégagea sa poitrine, il se mit à téter avec avidité. Claudia grimaça, puis changea de position et s'adossa, caressant de la main les cheveux duveteux du bébé tandis que celui-ci tétait. L'enfant poussa un petit cri de satisfaction et sa main s'approcha de celle de sa mère, ses minuscules doigts se refermant instinctivement autour de l'un des siens.

Olivia recula autant qu'elle le put à l'intérieur de la cellule exigüe pour laisser un peu d'intimité à Claudia, mais elle ne pouvait détacher ses yeux de la jeune mère et de l'enfant.

— Cela s'est passé comme ça, pour toi aussi ? demanda-t-elle en chuchotant à Ester, qui était en train d'examiner le placenta.

Ester sursauta et Olivia la regarda avec étonnement.

— Avec les garçons, je veux dire, avec Mordy et Ben ?

— Ah... Oui, bien sûr. Les premiers instants passés avec son enfant sont toujours précieux.

Elle parut troublée et Olivia la dévisagea avec curiosité, mais Ester tourna la tête et se rapprocha du lit.

— Vous avez été formidable, Claudia.

La jeune femme leva les yeux vers elle.

— Merci. Je vous dois tant. Je n'y serais jamais arrivée sans vous.

— Mais si, vous y seriez arrivée. Parce que les enfants savent ce qu'ils doivent faire, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête en souriant.

— Je vais l'appeler...

Elle fut interrompue par le fracas de la porte, qui s'ouvrit brutalement. Les trois femmes virent l'officier pénétrer de nouveau dans la pièce et examiner le bébé.

— Un garçon, dit-il. Parfait.

Il tendit les bras et l'arracha des bras de Claudia, si rapidement et avec une telle assurance qu'elle n'eut pas le temps de réagir.

— Je vais lui trouver un bon foyer.

— Quoi ? s'étrangla Claudia.

Il repartait déjà en direction de la porte et elle bondit de son lit, tandis que du sang coulait le long de ses jambes fines. Elle lui agrippa le bras.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous faites ? Il s'agit de mon bébé !

— Plus maintenant, répondit l'homme avec froideur.

Olivia contempla l'officier avec horreur. L'enfant n'était plus qu'un petit paquet rose hurlant, se détachant sur le noir de son manteau.

— Vous êtes accusée de subversion, vous représentez un danger pour l'État, poursuivit-il. Nous ne pouvons vous confier l'éducation d'un bébé. Il ira dans un bon foyer, un foyer socialiste.

— Je ne suis pas subversive. Je vous promets que je ne le suis pas, sanglota Claudia, qui se tenait désormais à genoux. Je n'ai fait que teindre mes cheveux pour m'amuser. Cela ne veut rien dire. Je fais partie de la Jeunesse libre allemande, j'ai prêté serment. Je vous promets que je l'élèverai comme il faut.

— J'ai bien peur que nous ne puissions vous faire confiance, répondit l'officier en haussant les épaules avec indifférence, comme s'il emportait une barre de chocolat, et non le petit être qu'elle avait mis au monde dans la douleur.

— Je vous en prie ! s'écria Claudia.

Mais il se tourna vers la porte, ignorant la douleur qu'il lui infligeait.

C'est alors qu'Ester lui barra le chemin.

— Non, dit-elle.

Le silence se fit dans la pièce. Ester n'était pas grande, mais sa voix avait rempli l'espace.

— Vous n'avez pas le droit d'agir de cette manière, monsieur. Vous n'avez pas le droit d'enlever cet enfant à sa mère.

— Je n'en ai pas le droit ? lâcha l'officier dont les yeux s'étrécirent. Comment osez-vous ? rugit-il.

Mais Ester ignora son ton menaçant. Tout son corps tremblait sous l'effet de l'émotion.

— J'ai déjà assisté à ce genre de choses. J'ai vu des enfants arrachés aux bras de leur mère. J'ai vu le mal que cela peut faire, la détresse que cela engendre. Les nazis retiraient les enfants à leur mère. Je croyais que nous étions meilleurs ?

Je pensais que le socialisme nous bâtissait un avenir commun. Je pensais que nous favorisions la famille, la communauté et des valeurs universelles.

— C'est le cas, mais cette femme est subversive et ne partage pas les nôtres.

— Elle reste sa mère. Et c'est elle qui a porté l'enfant.

— Son corps est un instrument de l'État. Nous n'allons pas faire preuve de cruauté envers l'enfant. Il sera en sécurité et bien soigné.

— Mais pas par elle.

— Parce qu'elle n'en est pas digne.

— Mais...

— Madame ! Vous avez fait votre travail, laissez-moi faire le mien. Si cette femme fait preuve de loyauté par la suite, elle pourra avoir un autre enfant.

— Cela ne change rien !

Les mots étaient sortis de sa bouche, sans retenue, chargés de douleur.

— Madame Pasternak, êtes-vous également une personne subversive ? demanda l'officier tout en reculant.

— Non ! s'écria cette fois Olivia. Ma mère est une personne loyale, bonne et honnête.

— Alors fais en sorte qu'elle le reste, sinon vous reverrez bientôt l'intérieur de ce bâtiment.

À ces mots, l'homme disparut avec l'enfant qui n'avait pas encore reçu de prénom. Ester s'effondra sur le sol à côté de Claudia et elles sanglotèrent dans les bras l'une de l'autre.

Plus tard, le fourgon les reconduisit dans la Alte Ladenstraße au moment où les premières lueurs de l'aube éclairaient Stalinstadt. Olivia se précipita hors du véhicule. Elle n'avait jamais été aussi

heureuse de rentrer chez elle. L'officier les salua d'un bref « merci » et s'éloigna au volant.

— Je suis désolée que tu aies dû assister à cela, confia Ester. Mais je te suis extrêmement reconnaissante pour ton aide.

— Je suis soulagée que tu n'y sois pas allée toute seule, maman.

Ester eut un petit rire amer.

— J'ai connu bien pire, ma chérie, bien pire.

C'était la conclusion à laquelle sa mère aboutissait toujours. Olivia savait pourquoi ; elle savait que lorsqu'elle avait le même âge qu'elle, Ester avait été envoyée dans *cet endroit*. Elle savait que ce qu'elle avait vécu là-bas l'avait entièrement façonnée, mais les événements auxquels elle avait assisté ce soir étaient totalement inattendus. Elle avait découvert chez Ester une source de douleur beaucoup plus profonde que ce qu'elle avait pu percevoir auparavant.

Ester lui adressa un sourire triste.

— J'ai l'impression que le moment est venu.

Olivia frémit.

— Le moment ?

— Le moment de te dire la vérité – toute la vérité, répondit-elle en prenant la main d'Olivia et en l'attirant sur un banc situé devant l'obélisque. Je ne voulais pas te parler de cela avant ton dix-huitième anniversaire, mais il semble que Dieu ait d'autres projets, ma chérie.

Elle prit une profonde respiration et adressa de nouveau un sourire triste à la jeune fille.

— Tu sais que tu es née dans *cet endroit*. Ta mère est morte et tu as été emmenée ailleurs. Plus tard, nous t'avons retrouvée dans un orphelinat et nous t'avons ramenée à la maison.

Olivia hocha la tête. Son adoption n'était pas un secret, et elle voulut exprimer à quel point elle était reconnaissante et heureuse d'être considérée comme un membre de la famille d'Ester, mais les mots restèrent bloqués dans sa gorge, car pour la première fois, elle comprit qu'elle ne connaissait pas toute l'histoire.

Ester déglutit.

— Il y avait un autre bébé, qui a été enlevé tout comme toi, mais sa mère n'était pas morte. Sa mère, c'était... Sa mère, c'était moi.

Olivia sentit les doigts d'Ester se refermer autour des siens, tout comme ceux du pauvre petit garçon s'étaient refermés autour de ceux de Claudia au cours des brefs instants qu'ils avaient pu passer ensemble.

— Tu as une sœur, Olivia, continua sa mère, une fêlure dans la voix. Nous n'avons jamais réussi à la retrouver, mais, Dieu entende nos prières, tu as une sœur quelque part.

Olivia l'observa, et la détresse de sa mère devint pour elle aussi transparente que l'air glacial du matin.

— Tu as une fille ?

— *Une autre* fille, la corrigea Ester avec douceur. Et oui, elle m'a été enlevée à Auschwitz-Birkenau alors qu'elle n'avait que quelques jours.

— Tu ne l'as jamais retrouvée ?

— Jamais.

Ester baissa les yeux et fit mine d'ôter un fil imaginaire de son uniforme immaculé.

— Est-ce que tu continues à la chercher ?

Durant un long moment, Ester contempla ses mains, puis leva soudain les yeux et regarda Olivia avec franchise.

— Nous avons cessé de la chercher.

— Vous avez cessé de chercher votre fille ? s'étonna Olivia, qui constata que les yeux d'Ester devenaient humides, et se maudit de l'avoir chagrinée. Je voulais dire... je pense que vous avez vos raisons. Je suis certaine...

— Nous avons cessé, répéta Ester. Nous avons nos raisons. Une réelle raison d'agir ainsi, en fait. Mais avons-nous bien agi ? Je ne sais pas. Ce fut la décision la plus difficile de ma vie, et chaque jour – je dis bien chaque jour – je la remets en question. Mais oui, nous avons cessé.

Olivia ouvrit la bouche, s'apprêtant à lui demander pourquoi, mais en voyant le chagrin qu'exprimaient les yeux de sa mère, elle renonça.

— Demain, promet Ester. Je t'en dirai davantage demain. Pour l'instant, allons grappiller autant de sommeil que possible.

Olivia hocha la tête et se laissa entraîner vers leur appartement, mais d'une certaine manière, ses jolies pièces lui parurent un peu moins douillettes que d'habitude, son lit lui sembla moins protecteur et elle demeura allongée à contempler le soleil se lever sur un monde où, quelque part, se trouvait une fille qui était davantage celle de ses chers parents qu'elle-même.

## 2

# Kirsten

*Café Adler, Berlin-Ouest, vendredi 19 mai 1961*

— Puis-je vous suggérer de prendre un beignet, monsieur ? Nous faisons les meilleurs beignets de Berlin, précisa Kirsten en adressant son plus beau sourire au jeune homme qui se mit à examiner l'étal de pâtisseries et parut tenté par la paire de beignets disposée dessus. Vous pouvez avoir le second à moitié prix si vous prenez les deux.

— Mais alors il faudra que je les mange tous les deux ? s'inquiéta-t-il, un sourcil levé.

Il était mignon. Il n'était pas, sans doute, le type d'hommes qui plaisaient habituellement à Kirsten – il était plus mince et paraissait plus sérieux – mais il était vraiment mignon.

— Ne pourriez-vous pas en offrir un à quelqu'un ? demanda-t-elle en le regardant par-dessous sa longue frange et en espérant que les ondulations de ses cheveux, qu'elle avait passé des heures à façonner en boucles blondes le matin même, étaient toujours en place.

— Je ne connais personne d'assez bien pour goûter les meilleurs beignets de Berlin.

Kirsten eut un petit rire.

— Ou alors je vous en offre un, reprit-il.

Elle eut une extrasystole. Il devait avoir une vingtaine d'années et se trouvait au milieu d'un groupe sympathique d'étudiants de l'Université technique.

— Je ne suis pas autorisée à manger pendant le service, répondit-elle en faisant légèrement la moue.

— Je pourrais le garder jusqu'à ce que vous ayez terminé.

— Eh bien, je...

— Bouge-toi, Kirsty, lui lança sa collègue Sasha en passant devant elle. Il y en a qui ont du travail, ici.

Elle tendit alors le bras et s'empara des deux beignets.

Kirsten ne put que la regarder, bouche bée, les apporter à une femme ronde d'un certain âge accompagnée de deux enfants qui pleurnichaient en tirant sur sa jupe.

Le garçon qu'elle trouvait mignon poussa un soupir exagéré.

— Eh bien, au moins, comme ça, nous n'aurons pas à céder à la tentation, commenta-t-il.

— Je n'en jurerais pas, répondit Kirsten sans réfléchir.

Il éclata de rire et elle sentit son visage s'empourprer. Quelle idiote !

Le garçon s'inclina.

— Vous avez peut-être raison... Je m'appelle Dieter. Dieter Wohlfahrt.

— Kirsten, balbutia-t-elle.

— Je sais.

— Vraiment ?

Il désigna son badge du doigt et elle s'empourpra encore davantage. Il devait penser qu'elle n'était

qu'une petite lycéenne naïve – et c'était d'ailleurs le cas.

— Kirsten Meyer, ajouta-t-elle précipitamment. Ce sera un mark, s'il vous plaît.

— Je vous remercie. Nous pourrions peut-être essayer les beignets une prochaine fois, dit-il en posant une pièce d'un mark sur le comptoir avant de prendre sa tasse de café et de se diriger vers son groupe d'amis.

Il jeta cependant un regard en arrière.

— À propos, j'adore votre robe. Très... originale.

L'instant d'après, il s'était éloigné et avait rejoint le groupe bruyant installé sur le banc près de la fenêtre avant qu'elle ait pu lui répondre. Une jeune fille lui fit de la place sur le banc et Kirsten vit Dieter s'asseoir à côté d'elle. Elle se blâma intérieurement. Pourquoi un bel étudiant ayant autant de classe que Dieter s'intéresserait-il à une serveuse de dix-sept ans qui confectionnait elle-même ses robes ? Il avait simplement fait preuve de politesse.

S'efforçant d'arborer son plus beau sourire, elle se tourna vers le client suivant, en évitant de regarder trop souvent en direction de la fenêtre, mais c'était difficile. La jeune fille assise près de Dieter était ravissante, avec ses cheveux châains lustrés et ses vêtements à la mode. Kirsten la regarda avec envie, admirant le jean Levi's qui épousait parfaitement sa silhouette athlétique. Elle aurait tant aimé pouvoir s'offrir un tel jean, mais elle n'en avait pas les moyens.

*J'adore votre robe.* Elle se remémora les paroles de Dieter et baissa les yeux sur la robe vichy rouge qu'elle avait passé des heures à coudre, en s'inspirant de photos du magazine *Twen*. Elle était heureuse du résultat final, mais elle savait que sa

robe n'avait pas la qualité d'une pièce achetée en boutique, ni le cachet d'une marque telle que Levi's.

Ne pas avoir d'argent était horrible, songea-t-elle amèrement, puis elle se réprimanda intérieurement. Sa mère travaillait dur pour que son frère et elle ne manquent de rien, et en vouloir davantage était mesquin de sa part. Cependant, elle se souvenait qu'ils avaient été riches, et la vie aurait été beaucoup plus facile s'ils l'étaient encore. Il existait une photo d'elle lorsqu'elle était bébé avec ses parents. Ils se trouvaient sur le seuil d'une immense maison à Charlottenburg, mais c'était durant la guerre. Ensuite, son père avait disparu, et ils avaient perdu la maison.

Tant d'enfants avaient perdu leur père durant la guerre que Kirsten n'avait jamais songé à l'absence du sien, mais elle avait le sentiment d'avoir été déposédée de leur maison. Ils avaient cependant hérité du confortable appartement de ses grands-parents situé sur la Bernauerstraße, en face de celui de sa tante Gretchen, qui était veuve. Elle savait qu'elle aurait dû en éprouver de la gratitude, mais il était difficile de ne pas se demander comment Gretchen avait pu conserver son appartement, qui était beaucoup plus grand et luxueux que le leur. Les époux des deux sœurs avaient combattu pour l'Allemagne, l'un, semble-t-il, avec les honneurs, et l'autre...

Lorsque Kirsten se risquait parfois à demander à sa mère ce qu'était devenu son père, Lotti se mettait en colère, affirmant que Jan était « mort à ses yeux », et refusait de lui en parler. Elle n'avait jamais dit s'il était effectivement mort, mais Kirsten supposait que le résultat était le même. Son frère, Uli, disait qu'il s'agissait sans doute d'un nazi et qu'il avait perdu ce qu'il possédait en raison de son « idéologie remplie de haine », ce qui semblait

cohérent, mais Kirsten ne souhaitait pas trop y songer.

— Remue-toi, Kirsten, il y a des clients qui attendent !

Kirsten sursauta.

— Désolée, Frau Munster.

Sa patronne était une femme gentille, mais elle était stricte, et il valait mieux ne pas la contrarier. Il fallait qu'elle se concentre.

Durant le reste de son service, Kirsten prépara du café, servit des gâteaux et nettoya des assiettes tout en affichant le sourire éclatant que l'on attendait d'elle. Au fur et à mesure de la soirée, les étudiants de l'université passèrent au schnaps et devinrent de plus en plus bruyants. Kirsten aurait pu jurer que Dieter continuait à la regarder, et lorsque vint le moment où elle devait terminer son service et ramasser un lot de verres, il se précipita pour l'aider.

— Vous devriez vous joindre à nous pour la prochaine tournée, lui proposa-t-il.

Mais elle n'avait jamais osé faire ce genre de choses. De surcroît, la voix de Marlene Dietrich commença à s'élever du juke-box et la jeune femme aux cheveux lustrés se leva pour chanter. Kirsten battit précipitamment en retraite.

La voix de la jeune femme était à la fois douce et rauque, et lorsqu'elle eut terminé, tous les clients du café applaudirent et les étudiants s'exclamèrent : « Bravo, Astrid ! ». Sasha leva les yeux au ciel et lâcha dans un soupir : « Et évidemment, cette fichue fille chante bien, en plus », ce qui permit à Kirsten de se sentir un peu mieux. Mais elle fut heureuse de voir que l'horloge allait bientôt indiquer l'heure de la fermeture, et elle commença à essuyer les tables. Elle se dirigeait vers Dieter et son groupe

quand son petit frère Uli fit son entrée, et, avec une insupportable ponctualité, s'étala de toute sa silhouette dégingandée de quinze ans devant eux.

Les étudiants éclatèrent d'un rire bruyant. Uli se releva, le visage écarlate.

— Hé, Kirsten, dit-il d'une voix trop forte, maman m'envoie te chercher.

Kirsten eut l'impression qu'elle allait mourir sur place. Elle sentit la cicatrice située sous son aisselle la démanger et résista à l'envie de la gratter. Celle-ci datait d'un accident survenu avec une poêle brûlante alors qu'elle n'était encore qu'un bébé et semblait toujours irritée lorsqu'elle avait trop chaud, mais la dernière chose dont elle avait besoin à cet instant était commencer à se gratter frénétiquement.

— Attention, Kirsten, s'écria Astrid, ou tu vas t'étaler toi aussi.

— Je préférerais qu'elle s'allonge sur le dos, commenta l'un des autres garçons.

— La ferme, Jensen ! lança Dieter à son intention.

Kirsten songea qu'elle aurait dû lui en être reconnaissante, mais elle était trop vexée pour cela. Pourquoi ne s'en allaient-ils pas ?

Elle fut réellement soulagée lorsque Frau Munster intervint, les bras croisés, et leur annonça d'un ton sévère qu'elle allait fermer. Ils sortirent tous ensemble, riant et évoquant le club dans lequel ils s'apprêtaient à aller danser. Kirsten s'efforça de nouveau de ne pas éprouver de ressentiment lorsqu'elle s'empara de l'unique partenaire de danse de sa soirée, le vieux balai à franges malodorant.

— Je suis désolée de t'avoir embarrassée, avoua Uli un peu plus tard tandis qu'ils sortaient et se dirigeaient vers le métro.

— Ce n'est pas grave, répondit Kirsten. Ce n'étaient que des étudiants stupides.

Uli lui offrit son bras à la manière d'un homme plus mûr, et après un bref instant d'hésitation, elle l'accepta. Comme tous les vendredis soir, le centre de Berlin était animé par une foule nombreuse, sortie pour dîner, aller au cinéma ou, comme Astrid et Dieter, se rendre dans l'un des nombreux clubs qui s'étaient multipliés au sein de la ville. Berlin tentait de se remettre des souffrances causées par la guerre. Il y avait des trouées aux endroits où les bombes avaient détruit des maisons, et les édifices épargnés portaient encore des traces de balles. Cependant, de nouveaux bâtiments sortaient de terre en permanence, et avec le renouveau économique, Berlin était décidée à se donner du bon temps.

Kirsten regarda autour d'elle, appréciant la vision nouvelle de cette ville qui était la sienne. C'était un lieu de contradictions, divisé en deux parties éloignées politiquement, mais qui formait cependant encore un tout. Lorsque l'Allemagne avait été scindée après la guerre sous la houlette des vainqueurs, les Russes s'étaient attribué la moitié est du pays, et les Britanniques, les Américains et les Français, la moitié ouest. Pendant que les Russes, lentement et insidieusement, prenaient le contrôle de tous les gouvernements appartenant au bloc de l'Est, y compris de la Deutsche Demokratische Republik, le rideau de fer tombait sur l'Europe – une ligne de clôtures barbelées, surveillée par des sentinelles qui empêchaient tous ceux qui habitaient au-delà de la traverser.

La seule exception à la règle était cette ville merveilleuse. La capitale de Hitler avait fait l'objet d'un traitement particulier, et, bien que située en Allemagne de l'Est, loin de la frontière, elle avait

également été divisée en deux. Berlin-Ouest avait été reliée à l'Europe de l'Ouest par des routes et des voies ferroviaires spécifiques, et Berlin-Est avait été séparée de Berlin-Ouest par un simple tracé correspondant à la limite d'anciens quartiers. La propre rue de Kirsten, Bernauerstraße, par exemple, était à la limite d'un quartier. De son côté de la rue, les habitants vivaient dans la zone alliée, et en face – c'était le cas de sa tante Gretchen –, ils résidaient dans la zone soviétique, mais personne n'y prêtait attention.

Par conséquent, tous ceux qui n'appréciaient pas leur vie à l'Est pouvaient se rendre à Berlin, traverser librement la ville et prendre un train à destination de la liberté. Les autorités s'efforçaient de lutter contre ces départs, et arrêtaient tous ceux qui transportaient un nombre suspect de bagages, les renvoyant chez eux, mais elles étaient plutôt démunies en l'absence de frontières physiques. Et qui aurait la folie de construire une telle frontière au milieu d'une ville ? Ainsi, les Berlinois continuaient de vaquer à leurs occupations, se déplaçant entre les zones et choisissant les bars rock'n'roll flambant neufs de l'Ouest, ou ceux de l'Est, plus avant-gardistes, suivant leurs envies. Et en cette tiède soirée de mai, tout le monde semblait être sorti.

— Veux-tu que nous allions prendre un Coca-Cola quelque part, Uli ? lui proposa impulsivement Kirsten.

Son frère parut déconcerté.

— Maman ne va pas s'inquiéter ?

Kirsten soupira.

— Je suppose que si. Bon, allez, viens, rentrons à la maison.

Elle emprunta l'escalier qui menait au métro, et instantanément, la musique et les sons de la rue s'évanouirent.

— Mais nous pouvions sortir, dit Uli, si tu en avais envie. Je veux dire, cela ne me dérange pas. Je...

— Ne t'inquiète pas, Uli. Je suis épuisée, de toute façon.

Il la regarda, l'air inquiet, et sa sœur pressa son bras de façon affectueuse. Son frère était un être anxieux, différent d'elle à bien des égards. Alors qu'elle était blonde aux yeux bleus, son frère avait les cheveux très bruns et ses yeux avaient la couleur de l'écorce du chêne. Il était en outre plus mince qu'elle, en particulier depuis qu'il avait eu une poussée de croissance, et si elle l'imaginait plutôt bel homme dans un an ou deux, il était pour l'instant dégingandé et maladroit, mais doté d'un caractère doux.

— Allez, viens, lui dit-elle au moment où le métro arrivait. Quel animal aimerais-tu être, ce soir ?

Il lui adressa un sourire reconnaissant. C'était leur jeu depuis qu'ils étaient petits. Leur mère, Lotti, les emmenait alors régulièrement au zoo de Berlin. Il s'agissait de leur endroit préféré de la ville, et ils passaient volontiers des heures à regarder les cages des singes ou à presser leurs visages contre l'enclos de verre du magnifique hippopotame. Inspirés, ils avaient inventé le jeu « Quel animal aimerais-tu être ? », optant pour une girafe lorsqu'ils étaient coincés au milieu d'une foule, pour un hippopotame lorsqu'ils passaient une journée à l'extérieur sur l'une des nombreuses plages bordant un lac berlinois, ou pour un singe lorsqu'ils se trouvaient sur le terrain de jeux. Un dimanche soir, au dîner, Uli s'était emparé des

restes d'une carcasse de poulet en affirmant qu'il aimerait être un vautour, mais Lotti la lui avait arrachée des mains en disant qu'il y avait « assez de vautours en Allemagne, Dieu merci », et il n'avait jamais recommencé.

— Je voudrais être un manakin, affirma-t-il.

— L'oiseau ? Pourquoi ?

— Parce que c'est un excellent danseur. Comme ça, je pourrais t'emmener danser ce soir.

Elle rit.

— Nous pourrions danser à la maison.

— Super ! s'exclama Uli, rayonnant. Maman sortira peut-être le gramophone pour mettre quelques vieux disques de swing de papi.

— Excellente idée.

Kirsten lui sourit et tenta de ne pas imaginer Dieter, Astrid et leurs amis branchés en train de danser sur tous les tubes les plus récents à la Wanne<sup>1</sup> ou à l'Eden Saloon.

— Et toi, que veux-tu être ? interrogea Uli.

— Hein ?

— Je parle de l'animal, idiot. Quel animal voudrais-tu être ?

— Ah, oui, euh. Une otarie, parce que je pourrais faire payer les visiteurs qui viennent me voir accomplir des tours.

Uli lui lança un regard oblique.

— Pourquoi voudrais-tu faire ça ?

Elle haussa les épaules.

— Pour l'argent, j'imagine. Tu n'aimerais pas être riche, Uli ?

— Si, je suppose.

— Nous l'étions, avant, pendant la guerre, tu sais.

---

1. La Badewanne, la « Baignoire » : célèbre boîte de jazz qui accueillait des vedettes de la scène internationale.

— Oui, c'est sûr, mais c'était l'argent des nazis, gagné sur le dos de la souffrance des autres.

— Chut ! s'exclama Kirsten, mortifiée, en posant une main sur sa bouche.

— Ça ne veut pas dire que nous sommes pareils, grommela-t-il à travers les doigts de sa sœur.

— Je le sais bien ! Mais bon... ce n'est pas une chose que tu dois crier sur tous les toits, d'accord ? Si c'est vrai, en tout cas.

— Bien sûr que c'est vrai, siffla-t-il. Tu as vu l'uniforme que papa porte sur la photo ?

— Oui, mais tout le monde portait un uniforme. C'était la guerre.

— Tout le monde n'arborait pas une tête de mort.

— Une quoi ?

— Regarde sa casquette quand nous serons rentrés à la maison. Dessus, il y a un crâne et deux tibias. Il s'agissait du symbole SS.

— C'est vrai ?

— Tu n'es au courant de rien ?

Elle fronça le nez.

— Je n'ai aucune envie d'en savoir plus sur ces trucs. C'est du passé et nous ne devrions plus y penser. Aujourd'hui, l'Allemagne, c'est l'industrie, le sport, et, et...

— Les zoos ? suggéra-t-il.

Elle savait qu'il s'efforçait de changer de sujet, mais après tout, c'était lui qui avait parlé de ces maudits SS. Kirsten ne connaissait pas grand-chose à leur propos. À l'école, le thème n'était jamais abordé. Cependant, elle savait à peu près avec certitude qu'il s'agissait des soldats d'élite de Hitler, de ceux qui avaient dirigé les ghettos et les camps de concentration. Elle n'avait plus envie de danser, maintenant. Elle n'avait même pas envie de boire

le chocolat que Lotti lui aurait sans doute préparé, ni même de parler de sa journée ; elle avait simplement envie d'aller se coucher et de dormir.

— C'est notre station, Kirsty. Nous serons bientôt à la maison.

Son frère continuait de lui adresser des regards inquiets et elle s'efforça de faire preuve de patience à son égard tandis qu'ils parcouraient la petite distance les séparant du numéro 106 de la Bernauerstraße. Elle avait désespérément hâte de se réfugier dans sa chambre et de rêver que Dieter l'invitait à danser. Elle se précipita dans leur appartement, au premier étage, mais son soulagement fut de courte durée parce qu'elle perçut des éclats de voix.

— Est-ce que maman a invité quelqu'un ? demanda-t-elle à Uli.

— Pas que je sache. C'est peut-être tante Gretchen ?

Ils se turent et tendirent l'oreille, puis échangèrent un regard inquiet. La voix était grave et rauque, et appartenait incontestablement à un homme.

— Maman ? appela Kirsten, en tendant une main hésitante vers la porte du salon.

— Kirsten ? C'est toi, Kirsten ?

La porte s'ouvrit et révéla la présence d'un homme blond corpulent vêtu d'une chemise en tissu rêche, qui semblait trop étroite pour contenir ses bras musclés.

— Eh bien, dit celui-ci en les écartant largement. Devine quoi... Ton père est rentré !

### 3

## Olivia

*4 G Alte Ladenstraße, Stalinstadt*

Olivia tourna la clé dans la serrure et se glissa avec gratitude dans l'appartement. À l'intérieur, elle huma l'odeur du pain du sabbat fraîchement cuit et de la soupe au poulet, et entendit les murmures de ses parents, qui préparaient ensemble le repas. Ses amies étaient toujours surprises d'apprendre que son père cuisinait. Certaines d'entre elles avaient même émis des réserves, jusqu'à ce que les points de vue évoluent, puis Filip avait été érigé en modèle socialiste.

— En Deutsche Demokratische Republik, avait dit son professeur, tous les camarades sont égaux. Les rôles liés au sexe sont un mode d'oppression occidental, et empêchent la moitié de la main-d'œuvre de contribuer au bien national.

Cela avait fait taire toutes les critiques, mais à la maison, la réalité était beaucoup plus simple. Filip avait expliqué qu'il avait appris à cuisiner au début de leur mariage, alors qu'il lui était interdit, en tant que juif, de travailler sous l'occupation nazie. Et il avait aimé cela. Il plaisantait parfois en disant

qu'il cuisinait mieux qu'Ester, qui rétorquait toujours qu'elle serait ravie qu'il le fasse seul. Olivia aimait leurs plats respectifs, mais préférait les voir préparer les repas ensemble. Elle s'arrêta dans le couloir, s'imprégnant de l'atmosphère agréable de la maison.

Elle avait passé une journée étrange à l'école. Elle était épuisée, parce qu'elle était restée debout la moitié de la nuit à cause de la révélation de sa mère. Finalement, elle n'avait rien raconté à ses amies, n'évoquant ni le fourgon, ni la prison, ni la mère aux cheveux verts à laquelle son enfant avait été enlevé. Elle n'avait fait qu'attendre le moment de rentrer à la maison pour en apprendre davantage sur cette autre petite fille qui avait vu le jour dans le même enfer qu'elle.

Olivia avait toujours su qu'elle était née à Auschwitz et qu'elle avait été adoptée. Ester et Filip lui avaient parlé de son père biologique, fusillé par les nazis, et de sa mère biologique, Zofia, qui était morte de chagrin lorsque sa fille lui avait été enlevée au bout de deux jours. Ils lui avaient parlé aussi de la tante envoyée dans les chambres à gaz de *cet endroit*, et dont Olivia avait reçu le prénom. Ils lui avaient dit que l'avoir retrouvée dans un orphelinat avait été un miracle et qu'ils avaient su que c'était elle grâce au numéro – 58301 – qu'Ester avait tatoué sur son aisselle, et qui était toujours là aujourd'hui.

Ils lui avaient dit à maintes reprises combien ils étaient heureux qu'elle fasse partie de leur famille, et elle n'avait aucune raison d'en douter. Même après la naissance de Mordecai, puis de Ben – leurs véritables fils biologiques –, elle n'avait pas douté de leur amour, ni de son statut de fille unique au sein de leur famille. Et cependant, il y avait

toujours eu cette autre fille. Ils avaient dû la chercher sans cesse. C'était évident ; c'était naturellement la seule chose à faire. Olivia le comprenait très bien et était assez raisonnable pour penser qu'ils ne l'en aimaient pas moins pour autant. Mais elle devait accepter le fait qu'elle ne les comblait pas entièrement. Qu'elle n'était pas leur seule fille.

— Olivia ? C'est toi ?

Ester sortit de la cuisine, un tablier au-dessus de son uniforme et une trace de farine sur ses joues rouges. Elle se précipita vers elle et prit les mains de la jeune fille entre les siennes.

— Je suis heureuse que tu sois rentrée. Ainsi, toute la famille est réunie pour le sabbat.

Sa mère avait insisté sur le mot « toute », comme si elle avait deviné ses pensées et souhaitait la rassurer. Olivia lui sourit avec gratitude.

— Les garçons sont là ?

Ester fit un geste en direction du salon, où Mordecai et Ben étaient assis par terre avec un jeu de Meccano. Olivia venait de passer devant un groupe de garçons qui jouaient au loup sur l'aire située devant l'obélisque et savait que ses frères, âgés de dix et douze ans, auraient sans doute aimé jouer à l'extérieur. Mais les vendredis soir étaient sacrés dans la famille Pasternak, et les garçons lui adressèrent des signes joyeux de la main.

Le fait que la famille soit juive n'était pas un secret, mais aucun de ses membres n'affichait sa foi en public. Cela était plutôt habituel en DDR<sup>1</sup>. Les chrétiens se montraient également discrets dans ce pays dans lequel il était considéré que la religion détournait inutilement des intérêts primordiaux de

---

1. DDR : abréviation de Deutsche Demokratische Republik, la RDA, ou République démocratique allemande.

l'État. Cela convenait à Olivia. Elle aimait que sa religion reste un domaine privé, partagé par les cinq membres de la famille. Elle aimait voir son père et ses frères, le vendredi, porter leurs kippas, finement brodées par Filip. Elle aimait la façon dont elle et sa mère allumaient les bougies du sabbat et servaient le vin de kiddouch, avant que tous ne s'asseyent et rompent le pain ensemble.

— Pourquoi est-ce que nous n'avons pas de synagogue ? avait récemment demandé Ben alors que Filip lui lisait les écritures.

— Nous en avons une, lui avait répondu Ester. Elle est ici, dans notre maison, et dans nos cœurs.

Le petit garçon avait hoché la tête avec sérieux.

— Tu l'as construite dans ton cœur lorsque tu te trouvais à *cet endroit* ?

— Oui, Ben. Je l'ai construite dans mon cœur, où seul Dieu peut la voir et se tient en paix – dans mon cœur comme dans tous les cœurs.

Il s'agissait d'une sensation réconfortante, une sensation qu'Olivia chérissait, mais, comme pour tout le reste, il lui semblait qu'elle ne savait pas tout. S'ils n'avaient pas été juifs, ses parents auraient sans doute encore vécu à Lodz, où ils avaient grandi. Sa mère n'aurait pas été envoyée à Auschwitz, ni son père au sein de la machine à exterminer qu'était le camp de Chelmno. Ils parleraient encore leur polonais natal et continueraient de fréquenter avec d'autres personnes une véritable synagogue faite de briques et de mortier. Cependant, après la guerre, les Polonais s'étaient montrés défavorables au retour des quelques Juifs du pays qui avaient survécu. Ces derniers avaient fait l'objet d'intimidations et de persécutions, et lorsque, durant l'été 1946, quarante Juifs innocents avaient été tués au cours d'un violent pogrom à

Kielce, à deux heures au sud de Lodz, Ester et Filip avaient décidé de quitter leur patrie.

Ils avaient évoqué avec Olivia l'ironie cruelle qui les avait amenés à s'installer en Allemagne, et lorsque Ester eut terminé sa formation de sage-femme à Berlin, ils s'installèrent à Stalinstadt, juste à côté de la capitale. Il s'agissait d'une ville créée de toutes pièces, véhiculant des idées nouvelles, et avec leurs trois enfants à élever, ils avaient saisi l'occasion de prendre un nouveau départ. Ils avaient même transformé le nom de leur fille, Oliwia en polonais, en Olivia, selon l'orthographe allemande. Ester était devenue une sage-femme très prisée, et Filip dirigeait le département féminin du magasin d'habillement d'État. Il faisait appel à ses compétences de couturier pour procéder à des « modifications » qui amélioreraient à la fois la coupe et le style des vêtements standards des Konsum pour le plus grand bonheur des femmes de Stalinstadt. Celles-ci affirmaient constamment que la vie, à cet endroit, était agréable.

— Est-ce que tu souhaites te changer avant de dîner ? demanda Ester à sa fille.

— Et *toi* ? répondit Olivia en riant, et en désignant l'uniforme de sa mère.

Ester baissa les yeux et secoua la tête.

— J'avais complètement oublié. Viens, allons nous changer toutes les deux.

Il ne leur fallut pas longtemps pour enfileur leur plus belle robe et rejoindre la gent masculine déjà installée à table. Tous se tinrent debout, la tête inclinée, pendant que Filip récitait le texte du kiddouch. Puis le repas fut servi et les langues se délièrent. Mordecai avait été sélectionné pour faire partie de l'équipe d'échecs et Ben avait obtenu un prix en sciences. Quant à Filip, une cliente ravie

de la bordure brodée qu'il avait réalisée sur sa robe d'intérieur ordinaire lui avait offert un poulet entier, et la soupe était donc épaisse et délicieuse.

Olivia expliqua qu'on lui avait demandé d'être capitaine de l'équipe de tennis au cours d'une compétition junior qui aurait lieu la semaine suivante et les membres de sa famille, bien que très perplexes face à son intérêt pour le sport, la félicitèrent chaleureusement. Elle les remercia et refoula son sentiment de malaise après cette nouvelle qui montrait ostensiblement à quel point elle était différente. Elle ne put s'empêcher de se demander quel talent pouvait bien avoir leur fille biologique. Avait-elle une constitution fine comme ses parents et leurs deux fils ? Avait-elle envie de devenir sage-femme comme Ester ? Avait-elle... ?

Elle interrompit le cours de ses pensées. C'était stupide. Elle avait beaucoup de chance d'avoir une famille aussi merveilleuse, et si le numéro tatoué sur son aisselle ne correspondait pas à celui qui se trouvait sur le bras de sa mère, quelle importance ? Ils l'avaient choisie, ils l'aimaient, et c'était une véritable bénédiction.

Malgré tout, elle souhaitait en savoir plus.

Une fois qu'ils eurent vidé jusqu'à la dernière miette et débarrassé leurs assiettes, Filip sortit une précieuse barre chocolatée, et ils s'assirent face aux derniers rayons du soleil perçant à travers la fenêtre pour savourer cette denrée rare.

— Raconte-nous une histoire, maman, la pria Ben, qui se tortillait entre ses parents sur le canapé.

— Oh oui ! Raconte-nous une histoire.

Mordecai semblait également disposé à écouter et s'installa avec empressement aux pieds d'Ester, mais Olivia esquissa un mouvement, mal à l'aise. Elle avait du mal à comprendre pourquoi ses frères

étaient aussi impatients d'entendre les histoires d'Ester. Ce n'étaient pas exactement le genre d'histoires que l'on raconte au moment du coucher ; elles ne parlaient ni de fées, ni de sorcières, ni de dragons. Ou peut-être que si – mais ces personnages étaient bien réels.

— Pourquoi fais-tu cela ? avait-elle demandé un jour à sa mère. Pourquoi continues-tu à nous parler de *cet endroit* ? Ne vaudrait-il pas mieux l'oublier ?

— Il *vaudrait* mieux, avait convenu Ester, mais c'est impossible. En en parlant, je parviens à morceler les faits en fragments presque supportables, et j'en ouvre un à la fois. Si j'essayais de les repousser, tous les souvenirs remonteraient d'un coup et me submergeraient. Il s'agit du seul moyen dont je dispose pour les maîtriser. Et bien sûr, il faut que vous sachiez – vous devez tous savoir ce dont l'être humain est capable. Vous devez rester sur vos gardes en permanence.

Selon Olivia, les garçons voyaient sans doute dans ces récits une pure histoire d'horreur plutôt qu'une mise en garde – aussi éloignée que possible des contes de sorcières et de dragons –, sauf lorsqu'ils croisaient le regard de leur mère et y percevaient sa souffrance. Cela, personne ne pouvait le prendre à la légère.

— Parle-nous de l'arbre de Noël, demanda Mordecai.

Ester prit une grande inspiration en tremblant et lui adressa un sourire.

— Tu sais les choisir, Mordy.

Elle adressa un regard chargé de sens à Olivia par-dessus la tête de son fils. La jeune fille sentit que le repas de sabbat allait lui rester sur l'estomac et attrapa un coussin en le serrant contre

elle, comme pour se préserver de ce qu'elle allait entendre.

— Vous êtes sûrs ?

— Nous sommes sûrs.

Ben se glissa à côté de son frère. Tous deux étaient assis jambes croisées devant Ester, comme des élèves s'appêtant à écouter le rabbin.

— Très bien. C'était le jour de Noël 1943, en plein milieu de la guerre, et cela faisait déjà huit mois que je me trouvais dans *cet endroit*. Olivia était née trois mois auparavant, et était partie, eh bien, là où elle avait été emmenée avant qu'une bonne âme ne la conduise à l'orphelinat dans lequel, grâce à Dieu, nous l'avons retrouvée.

Les garçons s'agitèrent, l'air surpris. Il s'agissait d'un détail de l'histoire qu'ils ne connaissaient pas. Olivia était certaine que sa mère l'avait mentionné pour les préparer à la révélation qu'elle allait leur faire. Ils jetèrent un regard étonné en direction de leur sœur adoptive, mais l'objet de leur curiosité n'était pas réellement là.

— Parle-nous de l'arbre, la pressa Ben.

Ester sourit à Olivia et se tourna vers les visages attentifs de ses fils assis à ses pieds.

— Irma Grese nous a obligées à sortir dans la neige, dans le noir.

— La gardienne qui avait un fouet ?

— Ils avaient tous des fouets, Ben, mais c'était elle qui s'en servait le plus, oui. Elle nous a expliqué que les surveillants avaient un cadeau pour nous, et lorsque nous sommes sorties à l'extérieur dans le froid, il y avait bien un sapin géant au milieu du camp, et les gardiens étaient en train d'allumer des bougies fixées sur ses branches, comme si nous nous trouvions au milieu de n'importe quelle jolie ville allemande. Pendant un bref instant, nous

disputes – mais nous en sommes sorties plus solides et plus unies. Kate, je ne te remercierai jamais assez pour avoir traversé tout cela avec moi, et j'espère continuer à collaborer encore avec toi durant de nombreuses années.

L'éditrice Natasha Harding a également joué un rôle crucial au cours de cette tortueuse aventure littéraire. Il s'agit de l'une des premières éditrices à nous avoir suggéré de proposer d'autres livres, et de celle qui (lorsqu'elle travaillait chez Pan Macmillan) me publia sous le pseudonyme de Joanna Courtney. Ce fut également elle qui m'incita à écrire un roman sur la Seconde Guerre mondiale et je suis extrêmement heureuse de collaborer de nouveau avec elle, quelques années après, chez Bookouture. J'apprécie énormément son sens de l'intrigue, son génie commercial et ses qualités en général. Merci, Natasha.

Enfin, j'exprime ma gratitude à Bookouture ! Quelle merveilleuse maison d'édition ! Je n'ai jamais travaillé avec une entreprise plus proactive, capable d'anticipation, ouverte, agréable et passionnante. Ses membres veillent au succès de ses auteurs, en travaillant dur et en faisant appel à des techniques commerciales efficaces. Chacun y semble aimer véritablement son travail et apprécier la maison. J'adresse donc tous mes remerciements à Jenny Geras et à tous ceux qui travaillent avec elle. Merci à tous, et j'ai hâte d'aborder notre prochaine aventure commune.



---

14312

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone*  
*par CPI Black Print*  
*le 5 janvier 2025*

Dépôt légal janvier 2025  
EAN 9782290411421  
OTP L21EPLN003793-640263

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion